



Emil Cioran
*Des larmes
et des saints*



L'Herne

Emil Cioran

DES LARMES
ET
DES SAINTS

*Traduit du roumain et préfacé
par Sanda Stolojan*

L'Herne

Avertissement

La version française de Lacrimi si Sfinti comporte de très importantes suppressions et modifications suggérées par l'auteur.

Sanda Stolojan

Ce n'est pas la connaissance qui nous rapproche des saints, mais le réveil des larmes qui dorment au plus profond de nous-mêmes. Alors seulement, à travers elles, nous accédons à la connaissance et nous comprenons comment on peut devenir saint après avoir été un homme.

Le monde s'engendre dans le délire, hors duquel tout est chimère.

... Comment ne pas se sentir proche de sainte Thérèse qui, Jésus lui étant apparu, sortit en courant et se mit à danser au milieu du couvent, dans un transport frénétique, battant le tambour pour appeler ses sœurs à partager sa joie ?

À six ans elle lisait des vies de martyrs en criant : « Éternité ! Éternité ! » Elle décidait alors d'aller chez les Maures pour les convertir, désir qu'elle n'a pu réaliser, mais son ardeur n'a fait que croître au point que le feu de son âme ne s'est jamais éteint, puisque nous nous y réchauffons encore.

Pour le baiser coupable d'une sainte, j'accepterais la peste comme une bénédiction.

Serai-je un jour assez pur pour me refléter dans les larmes des saints ?

Étrange de penser que plusieurs saints aient pu vivre à la même époque. J'essaie de me représenter leur rencontre, mais je manque d'élan et d'imagination. Thérèse d'Avila, à cinquante-deux ans, célèbre et admirée, rencontrant à Médina del Campo, saint Jean de la Croix alors

âgé de vingt-cinq ans, inconnu et passionné ! La mystique espagnole est un moment divin de l'histoire humaine.

Qui pourrait écrire le dialogue des saints ? Un Shakespeare frappé d'innocence ou un Dostoïevski exilé dans quelque Sibérie céleste. Toute ma vie je rôderai dans les parages des saints...

Il fut un temps où l'on pouvait s'adresser n'importe quand à un Dieu accueillant qui enterrait vos soupirs dans son néant. Inconsolés, nous le sommes aujourd'hui faute d'avoir à qui confesser nos tourments. Comment douter que ce monde ait été autrefois *en* Dieu ? L'Histoire se partage entre un autrefois où les hommes se sentaient attirés par le néant vibrant de la Divinité et un aujourd'hui où le rien du monde est privé de souffle divin.

La musique m'a donné trop d'audace face à Dieu. C'est ce qui m'éloigne des mystiques orientaux...

Au jugement dernier on ne pèsera que les larmes.

Les yeux ne voient rien. Catherine Emmerich a raison de dire qu'elle voit *par le cœur* ! Le cœur étant la vue des saints, comment ne verraient-ils pas plus loin que nous ? L'œil a un champ réduit, il voit toujours de l'extérieur. Mais le monde étant intérieur au cœur, l'introspection est l'unique méthode pour accéder à la connaissance. Le champ visuel du cœur ? Le Monde, plus Dieu, plus le néant. C'est-à-dire *tout*.

Il en est de la fréquentation des saints comme de la musique et des bibliothèques. Déssexualisés, nous mettons nos instincts au service d'un autre monde. Dans la mesure où nous résistons à la sainteté, nous faisons la preuve que nos instincts se portent bien.

Le royaume des cieux gagne petit à petit les vides de notre vitalité. L'impérialisme céleste a pour objectif le zéro vital.

Lorsque la vie perd sa direction naturelle, elle s'en cherche une autre. Ainsi s'explique que le bleu du ciel ait été si longtemps le *lieu* de la suprême errance...

Et il y a encore ceci : l'homme ne peut vivre sans appui dans l'espace ; ce genre d'appui, la musique nous le refuse résolument. Art de la consolation par excellence, elle ouvre cependant en nous plus de blessures que tous les autres...

La musique est un tombeau de délices, une béatitude qui nous ensevelit...

« Je ne peux faire de différence entre les larmes et la musique » (Nietzsche).

Celui qui ne saisit pas cela instantanément n'a jamais vécu dans l'intimité de la musique. Toute vraie musique est issue de pleurs, étant née du regret du paradis.

Jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, les « traités de perfection » abondaient. Ceux qui s'étaient arrêtés sur le chemin de la sainteté s'en consolaient en écrivant, au point que des siècles durant la perfection a été l'obsession des saints manqués. Les autres, les saints réussis, ne s'en préoccupaient plus, ils la possédaient déjà.

Plus près de nous, on la considère avec une extrême méfiance et une nuance évidente de mépris. En optant pour la tragédie, l'homme

moderne devait nécessairement surmonter le regret du paradis et se dispenser du désir de perfection.

D'autres époques, soumises à la terreur et aux délices chrétiennes, ont suscité des saints dont on était fier. Aujourd'hui, nous sommes capables tout au plus de les apprécier. Chaque fois que nous croyons les aimer, ce n'est qu'une faiblesse de notre part qui nous les rend proches pour un temps.

Lorsque le commencement d'une vie a été dominé par le sentiment de la mort, le passage du temps finit par ressembler à une régression vers la naissance, à une reconquête des étapes de l'existence. Mourir, vivre, souffrir et naître seraient les moments de cette évolution renversée. Ou bien est-ce une autre vie qui naît des ruines de la mort ? Un besoin d'aimer, de souffrir et de ressusciter succède ainsi au trépas. Pour qu'il existe une autre vie, il te faut mourir d'abord. On voit pourquoi les transfigurations sont si rares.

Après tout, nous aurions pu nous dispenser de l'obsession de la sainteté. Chacun aurait vaqué à ses affaires, portant gaiement ses imperfections. La fréquentation des saints engendre un tourment stérile, leur société est un poison dont la virulence croît à la mesure de nos solitudes. Ne nous ont-ils pas corrompus en nous montrant par l'exemple que les épreuves menaient quelque part ? Nous étions habitués à souffrir sans but, fascinés par le superflu de nos douleurs, heureux de nous mirer dans nos propres blessures.

La mort n'a de sens que pour ceux qui ont aimé la vie passionnément. Mourir sans avoir rien à quitter ! Le détachement est négation de la vie comme de la mort. Celui qui a vaincu la peur de mourir a triomphé aussi de la vie, elle qui n'est que l'autre nom de cette peur.

Les clochards ne s'éteignant pas dans leur lit, ils ne meurent pour ainsi dire pas. On ne meurt qu'à l'horizontale, tout au long de cette préparation durant laquelle le vivant suinte la mort. Lorsque rien ne vous lie à un lieu, quels regrets aurait-on dans les instants derniers ? Les clochards

auraient-ils *choisi* leur sort pour n'avoir pas de regrets qui les torturent à l'agonie ? Errants dans la vie, ils restent des vagabonds dans la mort.

Pendant tout le temps qu'il a travaillé à son *Messie*, Haendel s'est senti transporté au ciel. De son propre aveu, il n'est redescendu sur terre qu'une fois son ouvrage terminé. Néanmoins, comparé à Bach, Haendel est *d'ici*. Ce qui est divin chez l'un est *héroïque* chez l'autre. *L'ampleur terrestre* est la note typiquement haendelienne : une transfiguration *du dehors*.

Bach unit la vision dramatique d'un Grünewald à l'intériorité d'un Holbein ; Haendel rassemble la pesanteur et le linéaire de Dürer avec l'audace visionnaire de Baldung-Grien.

Impossible de se faire une idée précise au sujet des saints. Ils représentent un absolu auquel il ne fait pas bon s'attacher, mais qu'il ne sied pas non plus de refuser. Toute attitude nous condamne. En prenant le parti des saints, notre vie est perdue ; en nous insurgant contre eux, nous nous brouillons

avec l'absolu. Nous aurions été tellement plus libres, malgré tout, s'ils n'avaient jamais existé ! Que de doutes en moins ! Qu'est-ce qui a bien pu les jeter en travers de notre chemin ? Il serait vain de vouloir oublier la Souffrance.

L'orgue traduit le frisson intérieur de Dieu. En épousant ses vibrations, nous nous auto-divinisons, nous nous évanouissons en Lui.

Job, lamentations cosmiques et saules pleureurs... Plaies ouvertes de la nature et de l'âme... Et le cœur humain – plaie ouverte de Dieu.

Toute forme d'extase supplante la sexualité, qui n'aurait aucun sens sans la médiocrité des créatures. Mais comme celles-ci n'ont guère d'autre moyen de sortir d'elles-mêmes, la sexualité les sauve provisoirement. L'acte en question dépasse sa signification élémentaire – il est un triomphe sur l'animalité, la sexualité étant, au niveau physiologique, la seule porte ouverte sur le ciel.

Achevé d'imprimer dans l'Union Européenne.
Dépôt légal : février 2024